

L'artisanat textile au Proche-Orient ancien

Cécile Michel

L'artisanat textile mésopotamien a laissé peu de traces matérielles. Néanmoins, leur étude et l'examen des textes cunéiformes révèlent l'importance de la production textile et des fonctions sociales attachées aux vêtements.

« Je te regarde, Enkidou, tu es comme un dieu. Pourquoi parcoures-tu la steppe avec les bêtes sauvages ? Viens, je veux te conduire à Ourouk [...]. Les suggestions de la femme pénétrèrent son cœur. Elle ôta ses vêtements, de l'un, elle le vêtit, de l'autre elle se couvrit. »

Épopée de Gilgamesh,
début du II^e millénaire avant notre ère.

Enkidou, l'homme sauvage, fut créé par les dieux pour limiter les abus de Gilgamesh, roi tyrannique d'Ourouk. Il allait nu dans la steppe quand on lui envoya une prostituée pour l'appivoiser. Ayant accompli sa mission, celle-ci, avant de l'amener à la civilisation, lui apprit à se vêtir. Ainsi, l'épopée de Gilgamesh – de même que d'autres compositions littéraires sumériennes et akkadiennes – a gardé la mémoire de l'homme à l'état sauvage, c'est-à-dire non vêtu.

Comme nous allons le voir, les civilisations du Proche-Orient sont aussi celles qui ont fait passer le vêtement de son rôle de seconde peau protectrice au... prêt-à-porter. En chemin, elles ont inventé la production à grande échelle de fils et de tissus, le commerce et l'industrie du textile, et créé le vêtement aux fonctions

multiples que nous connaissons. À l'origine, le vêtement avait pour rôle fondamental de protéger le corps de la chaleur, du froid et du vent ; il s'est sans doute peu à peu substitué aux peaux dont se vêtaient les hommes préhistoriques. Quand ? Les empreintes de textiles trouvées en certains sites du Paléolithique supérieur, il y a près de 30 000 ans, par exemple à Pavlov en République tchèque, prouvent que les hommes de cette époque savaient créer des fils solides en fibres végétales et connaissaient les gestes de base du tissage.

Des traces indirectes et surtout des textes

Au Proche-Orient ancien, vaste région qui s'étend de l'Anatolie à l'Iran et du golfe Arabo-Persique au Kurdistan, l'apparition du vêtement a été concomitante du développement de l'agriculture et de l'élevage, à partir du IX^e millénaire avant notre ère.

Malheureusement, l'artisanat du textile, tout comme la vannerie, à laquelle il est fortement apparenté, a laissé très peu de traces dans cette région dont le climat est défavorable à la conservation des matériaux organiques. Les vestiges les plus anciens se présentent sous la forme d'as-

semblages, réalisés à l'aiguille, de fibres végétales pour confectionner des filets de pêche ou de portage.

Les premières traces de toile tissée, sous forme d'empreintes, ont été découvertes à Jarmo, dans les piémonts du Zagros central (montagnes situées à la frontière Iraq-Iran). Elles datent du VII^e millénaire. Le tissage sur métier ne serait ainsi pas antérieur à cette époque. Mais nos connaissances sur la question devraient progresser : depuis quelques années, les sites du Proche-Orient ancien, et surtout les sépultures, font l'objet de fouilles plus minutieuses, permettant de déceler les microrestes organiques. Önan Tunca, de l'Université de Liège, a ainsi recueilli en 2008 et 2009, à Chagar Bazar en Syrie, une douzaine de minuscules échantillons de textiles.

Toutefois, il faut bien constater à ce stade une quasi-absence de sources archéologiques directes, à savoir de restes de tissus. Les spécialistes compensent ce manque

1. LA FILEUSE, œuvre aujourd'hui conservée au musée du Louvre, provient d'un bas-relief découvert à Suse, l'une des principales villes du pays d'Élam, voisin de la Mésopotamie. Ce bas-relief date de la période néo-élamite (VIII^e-VI^e siècles avant notre ère).

en concentrant leurs efforts sur les empreintes de textiles, découvertes principalement sur l'argile : étiquette apposée sur un ballot d'étoffes, traces de textiles ayant servi à recouvrir des céramiques, etc. (voir l'encadré page 57). Dans le meilleur des cas, ces empreintes permettent de déterminer le type de tissage, voire la nature des fils.

Les outils de l'artisanat textile reçoivent aussi l'attention des chercheurs. Il ne s'agit pas des cadres en bois des métiers à tisser, qui ont eux aussi disparu, mais des fusaïoles (des anneaux servant de volant d'inertie aux fuseaux) et des poids de métiers verticaux, nombreux dans les fouilles. L'archéozoologie et l'archéobotanique aident aussi à identifier les fibres animales et végétales utilisées. Les sources iconographiques – statuaire, bas-reliefs et sceaux – forment une documentation de premier ordre sur les vêtements, mais il convient de faire la

part due à l'artiste et celle due aux codes de représentation.

S'agissant du Proche-Orient ancien, nous avons aussi la chance de disposer, à partir de la seconde moitié du IV^e millénaire, d'une énorme quantité de textes cunéiformes, dont beaucoup restent à déchiffrer. Cette documentation témoigne d'importants mouvements de biens ayant pour conséquence la mise en place de pratiques administratives de plus en plus complexes, qui concernaient à la fois les animaux d'élevage, les matières premières et les produits manufacturés, dont les textiles.

À part les sources officielles provenant des palais et des temples, les maisons privées ont aussi livré de nombreuses archives cunéiformes à partir du début du II^e millénaire, apportant parfois des informations sur la production domestique d'étoffes et sur l'importance de la nomenclature des textiles et vêtements.

L'ESSENTIEL

✓ Rares sont les vestiges matériels de tissus, mais de nombreux textes nous renseignent sur les textiles au Proche-Orient ancien.

✓ La production de toile avec des métiers à tisser ne serait pas antérieure au VII^e millénaire avant notre ère.

✓ D'abord en lin et en diverses fibres végétales, les étoffes ont ensuite été surtout fabriquées en laine.

✓ Les vêtements se sont peu à peu diversifiés et chargés d'une valeur symbolique et sociale.



M. L. Nguyen, Wikimedia Commons

Grâce à toutes ces sources, les historiens et les archéologues ont aujourd'hui reconstitué de nombreux faits relatifs à la production textile dans le Proche-Orient ancien.

Le lin figure parmi les premières plantes textiles cultivées par l'homme, comme l'attestent des graines de la fin du VIII^e millénaire découvertes à Ramad, en Syrie. Mais d'autres plantes ont pu, très tôt, être utilisées pour faire des tissus, des cordages ou des nattes. Ainsi, des tombes d'Arslantepe, en Anatolie (début du III^e millénaire) et d'Ebla, en Syrie (début du II^e millénaire) présentaient des restes de textiles dont les fibres n'ont pu être identifiées.

Les étapes du travail du lin sont illustrées par un dialogue entre le dieu Soleil Outou et sa sœur Inanna, relatif à la préparation d'un drap destiné à la couche nuptiale de la déesse. On y apprend ainsi qu'il faut bêcher pour arracher la plante, la peigner, la filer, la tresser, l'ourdir (réunir les fils de chaîne d'une étoffe, les tendre avant le tissage), la tisser et la teindre.

Le travail du lin est aussi documenté par les textes provenant des temples néobabyloniens (de 612 à 539 avant notre ère). Après cueillette, le lin était roui (séparation des fibres), peigné et fourni en poignées à des artisans spécialisés qui le filaient et le tissaient. Ceux rattachés au temple du dieu Shamash à Sippar durent traiter, en trois ans, 21 600 poignées de lin. Les étoffes obtenues étaient confiées au blanchisseur qui les mettait à bouillir pour en garantir la blancheur. La finesse et le blanc d'une pièce de lin en faisaient la grande valeur.

Le lin était très présent dans la confection des vêtements au IV^e millénaire et au début du III^e. Il est devenu plus rare à la fin du III^e et au II^e millénaire, où il était importé d'Ebla, en Syrie. Au I^{er} millénaire, ce matériau textile noble est privilégié dans les étoffes destinées aux divinités et au culte; mais dans les autres usages, le lin a été depuis longtemps supplanté par la laine.

En effet, au début du IV^e millénaire, l'élevage ovin se généralise. La laine prend dès lors une place de plus en plus importante et devient au III^e millénaire l'un des éléments de base de l'économie mésopotamienne, puisqu'elle sert désormais à la production de la majorité des étoffes. Dans le Sud de la Mésopotamie, au début du II^e millénaire, des marchands sont embauchés par le palais pour commercialiser les surplus produits par les troupeaux

du roi. De nombreuses variétés et qualités de laine sont citées selon l'âge, l'alimentation ou l'origine de l'animal, la teinte naturelle de sa toison, ou encore la période à laquelle elle a été prélevée sur le dos de la bête. On trouve aussi des textiles plus grossiers faits de poils de chèvres.

Sans doute originaire de la vallée de l'Indus, le coton n'apparaît que très tardivement en Mésopotamie. Selon une datation au radiocarbone effectuée au milieu des années 1990 par Alison Betts, de l'Université de Sydney, il est attesté dès le IV^e millénaire à Dhuweila, aujourd'hui en Jordanie.

On exploitait alors très certainement des variétés sauvages. Des fragments de coton datant de la fin du VIII^e siècle ont été découverts dans les tombes royales de Kalhou (Nimroud, sur le Tigre). D'après ses annales, Sennachérib, roi d'Assyrie

(de 704 à 681), a fait planter dans les jardins qui entourent son palais à Ninive des «arbres portant de la laine», ajoutant que «l'on tondit les arbres portant de la laine, [que] l'on tissa pour en faire des vêtements». Une précision qui illustre l'omniprésence de la laine et suggère la relative rareté du coton, puisqu'on l'assimilait à un substitut végétal de la laine.

La laine, dominante dès le IV^e millénaire

De fait, l'iconographie et la documentation cunéiforme sumérienne et akkadienne mettent plutôt l'accent sur le travail de la laine. Pour la tonte des moutons, au printemps, les bêtes étaient baignées afin d'éliminer le maximum de poussière de leur toison. Anciennement, la laine était épilée à la main; cette pra-

